

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145 **Camera oscura** (xxviii)
Christian Sauvé
- 159 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 163 **Encore dans la mire**
Michel-Olivier Gasse
André Jacques
Martine Latulippe
Simon Roy
Christian Sauvé
Norbert Spehner

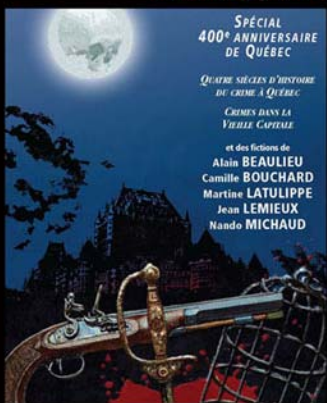
N° 28

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 27

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, 120, Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 28 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 28 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2008

© **Alibis et les auteurs**



Dans l'univers troublant du film noir, il est des certitudes sur lesquelles on peut compter. Il est indéniable, par exemple, que le cinéma à suspense sérieux disparaît dès que débutent les vacances d'été. La saison estivale est clairement consacrée aux superhéros, aux comédies légères, aux films bourrés de fantaisie et d'effets spéciaux. L'éclipse du polar durant cette période n'est pas nécessairement une mauvaise chose : si elle complique la vie des critiques de genre affairés à écrire une chronique, elle suggère également que le cinéma à suspense n'est pas conçu pour un vaste public, ce qui a des avantages plus qu'élitistes, car lorsqu'il rejoint ses adeptes, le cinéma noir est libre de se consacrer à un public mieux informé et plus difficile à séduire...

Mais il ne faudrait pas condamner l'été trop rapidement en tant que désert sans intérêt. De temps en temps, des films de superhéros brisent la barrière de genre pour livrer une expérience cinématographique du plus grand intérêt. Des tentatives de parodier le cinéma à suspense nous révèlent des aspects insoupçonnés de sa nature. Et, comme d'habitude, quelques films à profil discret réussissent à se faufiler entre les *blockbusters* tonitruants.

Voyons donc comment l'été 2008 n'a pas été une saison morte.

Bienvenue aux bouffons

Qui a dit qu'il fallait toujours être sérieux lorsqu'on parle de guerre, d'espionnage ou bien de géopolitique ? Un trio de comédies estivales a osé utiliser le contre-emploi pour traiter de thèmes familiers, provoquant des rires avec des sujets pourtant plus aptes à susciter les larmes.

Même si les deux films mettent en vedette des agents secrets israéliens luttant contre des terroristes, personne ne confondra **You Don't Mess With the Zohan** [On ne rigole pas avec le Zohan]

avec **Munich**. Le Zohan du premier film est une création fantaisiste du comédien Adam Sandler : efficace, surdoué, convaincu de son excellence, célébrité nationale, Zohan est également un homme pacifique avec une seule ambition, celle de s'enfuir à New York pour devenir coiffeur. Un affrontement avec un super-terroriste lui donne l'occasion de réapparaître incognito en Amérique, où il n'hésitera pas à se trouver un emploi, à faire plaisir à ses clientes âgées, à tomber amoureux d'une Palestinienne et à profiter du melting-pot américain. Le super-terroriste revient à temps pour la conclusion du film, mais lui et Zohan auront alors trouvé pire antagoniste en une union entre des *rednecks* et un magnat de l'immobilier.



Photos : Columbia Pictures

146

Étrange mélange de rires et de géopolitique, **You Don't Mess With the Zohan** combine l'humour peu subtil de Sandler à des tensions sorties tout droit des actualités. Les personnages ont beau tout couvrir d'humus, jouer au *hacky sack* avec un chat particulièrement mou, faire



preuve d'une libido extraordinaire ou se fasciner pour des cheveux « soyeux comme de la soie », l'humour est aussi mêlé par des affirmations géopolitiques bien à droite : les Israéliens et les Palestiniens se détestent, beaucoup d'Arabes sont ou connaissent des terroristes, l'Amérique est un endroit où les querelles ancestrales doivent s'oublier, etc. Il est fascinant de voir comment des enjeux complexes sont sur-simplifiés pour devenir des prétextes à de la basse comédie, où les hommes de toutes les ethnies peuvent s'entendre sur le sex-appeal de Hillary Clinton.

Mais que cette fascination n'excuse pas le manque de finesse du film, dont l'humour vogue d'un registre à l'autre. Des passages

presque fantastiques parodiant l'invincibilité des héros d'action sont suivis de scènes pseudo-romantiques, de séquences grossières ou d'une énième répétition des mêmes gags évidents : Sandler n'a jamais été reconnu pour la précision de son humour et le scénario de **Zohan** donne parfois l'impression d'avoir été rapiécé en une fin de semaine par des copains particulièrement distraits. Mais avouons au moins une chose : vous n'avez jamais vu une comédie estivale badiner aussi allègrement avec des enjeux aussi sérieux.

En revanche, **Get Smart** [Max la menace] semble avoir été déjà écrit, tourné et vu des dizaines de fois. Remake sans charme de la série télévisée américaine des années 1960, **Get Smart** repique l'idée d'un agent secret maladroit (Steve Carell, toujours drôle) accompagné d'une agente beaucoup plus compétente (Anne Hathaway). Hélas, tout reste dans le registre de la comédie d'action générique, et ce, sans les riches dialogues de la série originale. Les rares exceptions (par exemple, lorsque Smart reprend la logique d'un adversaire pour lui prouver qu'il n'est pas un agent ennemi) ne font que souligner ce qu'aurait pu donner un bien meilleur scénario.

D'autres scories n'arrangent pas les choses. Anne Hathaway est mal choisie en tant qu'héroïne trop sèchement exaspérée par la bouffonnerie de Maxwell Smart, et les tentatives du film pour expliquer une attirance grandissante entre elle et un héros visiblement plus âgé ne font rien pour améliorer la perception de son personnage. Le film tente de marier comédie et action... et le résultat laisse à désirer sur les deux plans. Quelques scènes

147



Photo : Warner Bros. Pictures

d'action atteignent un certain niveau de compétence, mais ne réussissent pas à se distinguer d'autres séquences du même type.

Les scénaristes ont réussi un rare exploit : transformer une série toujours reconnue pour son humour en une adaptation singulièrement ordinaire. Ce n'est pas le genre de réussite qui mérite d'être récompensée par un visionnement : tout au plus, **Get Smart** meuble deux heures d'une vie, rencontre les attentes des fans de Steve Carell et se classe un peu au-dessus des pires atrocités sur les tablettes du vidéoclub. Quelques moments sont divertissants malgré tout, mais ces pointes d'intérêt ne masquent pas un pur produit générique. Les comédies d'espionnage ne sont pas tout à fait rares depuis quelques années, et **Get Smart** ne réussit pas à se façonner une identité particulièrement distincte des **Cody Banks**, **Johnny English**, **I Spy** et **Bad Company** ayant récemment sévi à l'écran avant de sombrer rapidement dans l'oubli.

Aux côtés de ses comparses comiques d'un été, **Tropic Thunder** [Tonnerre sous les tropiques] n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est un film qui a le mérite d'être plus contrôlé que **Zohan** et plus mémorable que **Get Smart**. La prémisse est d'une simplicité charmante : lors du tournage d'un drame de guerre surfait, un réalisateur excédé par les caprices de ses vedettes décide de les plonger en pleine jungle pour un peu de cinéma-vérité. Mais les choses tournent autrement, et voilà que quatre acteurs habillés en commandos déambulent en véritable zone de guerre, convaincus que les caméras tournent toujours...

Ce qu'il faut savoir d'emblée, c'est que deux des trois scénaristes de **Tropic Thunder** sont des acteurs (Ben Stiller et Justin Theroux), et que l'humour du film reflète cette origine. Les cibles des rires sont l'ego des vedettes, les producteurs hollywoodiens, la relation entre les agents et leurs clients, et ainsi de suite. Il est clair que toute la distribution s'amuse bien. Le personnage de Ben Stiller est aussi imbu de lui-même que dans **Zoolander**. Jack Black s'attaque au stéréotype du comique vulgaire avec un sérieux problème de drogue. Robert Downey Jr. y joue un acteur tellement habité par son personnage qu'il est incapable d'en sortir, sauf pour enseigner à ses collègues les raisons pour lesquelles il n'est *jamaï*s avisé d'interpréter un attardé mental complet. Tom Cruise (chauve, hirsute, obèse et profane) est méconnaissable en producteur à la Silver/Weinstein. Les meilleurs moments de



Photos : Dreamworks Pictures



Tropic Thunder surviennent avant même le début du film, alors que de fausses bandes-annonces parodient certains des pires excès hollywoodiens.

Mais le clown est-il bien placé pour rire de lui-même ? Personne ne niera que **Tropic Thunder** comporte plusieurs séquences amusantes, mais celles-ci sont entrecoupées d'inconsistances de ton qui ne font que souligner le contenu dérangeant. Le langage est uniformément vulgaire, le début du film se paie un excès de viscères, une mort violente cherche à susciter des rires (certains efficaces, d'autres pas). Pire encore : la prémisse initialement mordante s'essouffle rapidement alors que le film avance et sombre dans les dialogues faciles et les développements prévisibles. Il y a une limite, après tout, aux impertinences que des Hollywoodiens peuvent se permettre dans une des comédies estivales majeures de Dreamworks... Car malgré les jurons, la violence et l'anarchie de la prémisse, ceci reste avant tout un film à succès tentant de s'attaquer à la démesure des films à succès : cibles faciles ! Ceci dit, ne nions pas les réussites du film : tel **Zoolander**, le plaisir pourrait croître à chaque visionnement.

Pour les jeunes hommes

La sagesse grandissante est parfois un handicap pour le critique de films, surtout quand vient le moment de considérer des

films s'adressant à un public plus jeune et moins exigeant. Une fois passé le cap de la trentaine, c'est tout un pan du cinéma hollywoodien qui devient moins intéressant. Des films qui auraient jadis semblé hilarants ou sensationnels deviennent pénibles ou trop timides.

Ceci dit, **Pineapple Express** [**Ananas express**] demande plus qu'une limite d'âge pour être pleinement apprécié. Comédie criminelle mettant en vedette des accrocs aux drogues douces plongés dans une guerre entre revendeurs, l'humour de ce film s'adresse carrément aux spectateurs qui partagent avec leurs héros l'ambition de s'intoxiquer à longueur de journée.

Le soi-disant héros du film est un jeune homme dans la vingtaine (Seth Rogen) qui œuvre comme huissier pour la cour. Mais ce travail n'occupe qu'une petite partie de son temps, partagé entre la consommation de drogues douces, la fréquentation d'une petite amie toujours à l'école secondaire et les appels aux lignes ouvertes radiophoniques. Cette petite vie est abruptement dérangée lorsqu'un accident de parcours l'amène à assister au meurtre d'un quidam par une policière et un chef de la pègre locale. Forcé de se réfugier chez son plus récent revendeur, l'huissier et son nouveau meilleur ami se voient obligés de lutter contre les tentatives d'assassinat des gaillards de la pègre pour survivre.

La prémisse aurait pu réussir : on se souviendra avec plaisir de **The Big Lebowski**, un film se moquant joyeusement des conventions de films noirs en y insérant un protagoniste *slacker* n'ayant aucun point commun avec l'archétype du détective privé. Mais les concepteurs de **Pineapple Express** n'ont manifestement aucune idée de la façon dont on doit mener un film conventionnel, encore moins une comédie parodique : le ton oscille sans grâce ni astuce entre la violence, l'action, les jurons et la consommation de drogues douces. Les dialogues sont pénibles et l'enchaînement des péripéties est tout aussi prévisible... pour un public sobre !



N'ayant manifestement rien appris des succès dans une veine similaire (tels les deux films de la série **Harold And Kumar**), **Pineapple Express** propose un mélange de comédie grossière, de drame policier et de *buddy movie* bien mal mené, avec des faux sentiments qui ne cadrent pas avec le reste du film : difficile d'expliquer, à jeun, comment une scène de torture mène à une amitié indéfectible entre tortionnaires et victime.

Les failles n'arrêtent pas là : des scènes soi-disant amusantes ne font que provoquer pitié ou dégoût pour des personnages manifestement dépassés par les événements et insensibles aux conséquences de leurs actes. Ceci dit, un des rares sourires du film est dû à une scène où l'un des protagonistes se rend compte qu'ils ne sont pas très *fonctionnels* sous l'effet des drogues. Les agissements enfantins des personnages finissent par créer l'impression inconfortable qu'on regarde de jeunes adolescents à l'œuvre, inconfort rendu encore plus aigu lorsque surgissent l'artillerie lourde et les morts violentes de la conclusion. L'humour aux relents de cannabis est subjectif, bien sûr, mais il y a de quoi se poser une question : à quoi bon diminuer ses facultés intellectuelles pour apprécier ce film plutôt que n'importe quelle autre nullité hollywoodienne ?

Dans le cas de **Wanted** [Recherché], pour apprécier le film, il ne faut pas tant un abrutissement dû aux drogues douces qu'une insouciance complète au sujet des lois de la physique et une tolérance pour les ambitions bâclées. En adaptant le matériel d'une bande dessinée à succès, les scénaristes ont éliminé les éléments les plus ridicules de l'intrigue originale tout en oubliant ce qui faisait de la BD une telle pièce de marque. Une opportunité manquée qui aurait pu nous dire quelque chose sur la nature du film d'action.

Le film commence comme la BD originale, au point de reprendre des lignes du dialogue mot pour mot : un jeune homme désœuvré, prisonnier d'un emploi de bureau humiliant, découvre soudainement qu'il est l'héritier d'un assassin aux facultés surnaturelles. Mais film et livre ont tôt fait de voguer séparément. Si la BD est une fantaisie « superhéroïque » où les vilains ont pris le contrôle du monde et finissent par se livrer une guerre de gangs d'une ampleur planétaire, le film s'intéresse plutôt à une confrérie d'assassins menés par une machine à tisser millénaire

qui génère (par code binaire, rien que ça...) le nom de cibles à abattre. Rien de moins !

Inutile de se demander si le métier à tisser fournit aussi les numéros d'assurance sociale des victimes, car **Wanted** (peu importe la version) ne se donne pas la peine de s'embarrasser de réalisme. Le héros, sous le mentorat brutal de ses nouveaux collègues, se réinventera en assassin ultra-compétent capable de courir sur des wagons de métro en marche, de tirer des



Photos: Sony Pictures Classic



152

balles avec une trajectoire courbe, d'abattre des cibles à des kilomètres de distance ou – généralement – d'agir comme un pur héros d'action. Reconnaissons au moins une chose : **Wanted** distille l'essence des films d'action hyper cinétiques et rivalise avec des films aussi fous que **Domino** et **Shoot'Em Up**. Sous l'influence de cette esthétique, le héros ne fait pas que quitter son emploi. Il hurle, se lève et flanque un coup de clavier à un faux ami, les lettres brisées du clavier volant en l'air pour former un juron visible à la caméra. Le réalisateur, Timur Bekmambetov, s'est fait connaître grâce au film de fantaisie débridé **Night Watch**. N'espérez pas moins de trouvailles visuelles dans **Wanted**.

Mais si on trouve dans **Wanted** une charge d'énergie, le film gaspille son élan et refuse d'aborder des questions morales ou éthiques plus profondes. S'il y a quelques interrogations au sujet du pouvoir de vie ou de mort que s'est approprié la confrérie d'assassins, ce n'est rien de plus qu'un moteur nécessaire pour donner un troisième acte à l'intrigue. Vous direz qu'on n'en attendait pas plus d'un film d'action, mais la BD originale utilisait les conventions du sous-genre superhéroïque pour questionner les fantasmes de puissance que ses adeptes comblent à sa lecture.

(Les infâmes deux dernières pages de la série s'adressent même crûment au lecteur.) Mais alors que **Wanted** aurait pu devenir un tremplin pour examiner les pulsions assouvies par les films d'action hyper violents, sa finale est plus bravache que choquante, renforçant l'impression que la carrière d'un assassin ultra-compétent est une alternative acceptable pour ces jeunes hommes qui réalisent jusqu'à quel point ils sont prisonniers du 9 à 5 pour le reste de leur carrière. De là à penser que l'appréciation de **Wanted** est proportionnelle au nombre d'années avant sa retraite, il n'y a qu'un pas rapidement franchi.

Cinéma noir, chevalier sombre



Tous les films de superhéros adaptés de bandes dessinées ne sont pas égaux. La plupart d'entre eux ne sont que des œuvres médiocres, pariant sur la familiarité d'un archétype aux dépens d'une expérience cinématographique plus ambitieuse. Les exceptions sont rares et sont habituellement représentées par des échappées en sous-genre connexe (on se souviendra de **Blade** comme d'un bon film d'action, mais pas comme d'une adaptation BD) ou par des œuvres de réalisateurs accomplis qui savent exploiter les possibilités thématiques de leur matériel (tel Brian Singer dans **X-Men**, ou Sam Raimi dans **Spider-Man**).

The Dark Knight [Le Chevalier noir] s'inscrit carrément dans cette deuxième lignée, en ne reniant pas la première. De un, il s'agit d'une deuxième adaptation de la série Batman par le scénariste/réalisateur Christopher Nolan, après un **Batman Begins** bien accueilli en 2005. De deux, c'est un film qui réussit à combiner la charge d'adrénaline que l'on attend d'un *blockbuster* estival à la profondeur thématique que l'on espère d'un film bien conçu.

De trois, aucun effort n'a été épargné pour livrer une expérience cinématographique mémorable, qu'il s'agisse de l'interprétation, des effets spéciaux, de la mise en scène ou du raffinement du scénario. Ne se limitant pas au simple domaine du film de super-héros, **The Dark Knight** a même quelque chose à dire sur des enjeux chers aux amateurs de films policiers.

Considérez seulement le portrait que Nolan fait ici de Batman, justicier masqué dont la légende menace de consommer l'homme derrière le mythe. Incapable d'arrêter ou de se révéler, Batman est également limité par sa décision de ne pas faire (trop) violence à ceux qu'il traque. Les ennuis ne font que commencer lorsque des imitateurs suivent son exemple : bientôt, il est la cible avouée de tous les criminels de la ville. Sera-t-il capable de rivaliser avec une multitude d'adversaires sans scrupules, alors qu'on exige sans cesse plus de sa légende ?

C'est déjà intéressant, et c'est sans compter les deux antagonistes qui agissent comme miroirs pour Batman. Le Joker, bien sûr, qui représente le chaos qui menace l'ordre recherché par Batman, mais aussi Harvey Dent, le procureur sans peur qui se bat ouvertement contre la pègre. Harvey ne laisse rien à la chance, alors que le Joker n'a aucune conscience morale : le triangle thématique établi entre les trois personnages principaux du film n'est qu'une des facettes de la réflexion que **The Dark Knight** porte sur



Photos : Warner Bros. Pictures



des concepts pourtant bien évidents pour les fans de cette mythologie. Cette profondeur thématique s'étend aux moindres détails du film, qu'il s'agisse des pièges éthiques que le Joker tend à ses adversaires, ou bien des éléments symboliques (telle une pièce de monnaie) qui accompagnent les personnages. **The Dark Knight**, film dont le titre se prête à de nombreuses interprétations, se paie même une authentique tragédie classique avec le personnage de Harvey Dent, dont la trajectoire dramatique est encore plus intéressante qu'un Joker rendu intouchable par l'interprétation magistrale du défunt Heath Ledger.

La profondeur symbolique de **The Dark Knight** est d'autant plus remarquable que le film ne lésine pas sur les effets spéciaux ou sur les scènes d'action excessives. Beaucoup de choses explosent ou roulent à toute vitesse dans ce film, et l'exploit singulier de Nolan est d'avoir réussi à produire une rare œuvre qui démontre que tout n'est pas perdu pour le *blockbuster* populaire américain.

Ce n'est pas un film sans faute – on note des longueurs passagères, un troisième acte moins intéressant que le reste du film, des incohérences agaçantes. Mais c'est une réussite spectaculaire qui mérite un coup d'œil même pour ceux qui pensent ne rien avoir à apprendre des films de superhéros. Cette critique effleure à peine l'excellence du film : ne ratez pas cette escapade. Avec **The Dark Knight**, le chevalier sombre trouve sa place au panthéon du cinéma noir.

Petits plaisirs imparfaits

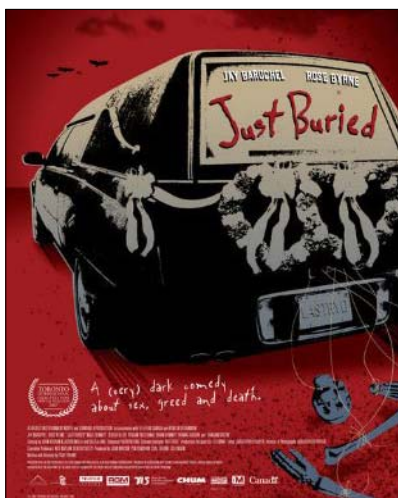
The Dark Knight aura récolté de grosses recettes au box-office et obtenu l'attention des critiques, mais la majorité des films noirs ne sont pas aussi flamboyants. Il s'agit souvent d'œuvres à petit budget, réalisées grâce au financement public, distribuées à petite échelle, pas toujours traduites en français, poussant certains thèmes plus loin que d'habitude ou explorant des intrigues plus intimistes qui ne répondraient pas aux attentes des foules.

Bref, il est question de films comme **Just Buried** [v.o.], projeté momentanément dans les cinémas canadiens durant l'été 2008. Un petit film, cofinancé par Téléfilm Canada, tourné à Halifax avec quelques acteurs familiers mais nullement célèbres. Un film où les soi-disant héros tuent par accident, tuent par nécessité,

tuent pour des gains financiers et puis finissent par y prendre goût.

Comment en arrivent-ils là? Tout commence à la mort du père d'un jeune homme, qui revient dans sa ville natale pour les funérailles et hérite non seulement de la maison funéraire de son paternel, mais également de la jeune et jolie deuxième femme de celui-ci, d'une rivalité avec un autre entrepreneur funèbre, d'une assistante aux goûts morbides et de l'homme à tout faire de la maison. Les choses vont mal, mais la mort pas si accidentelle d'un vieux grognon a deux conséquences: d'abord, la famille du décédé renfloue les coffres de la maison funéraire avec une cérémonie extravagante, ensuite, le héros et son assistante débrouillardes doivent empêcher les soupçons de la communauté de peser sur eux. Mais une fois franchie la frontière profitable des meurtres déguisés en accident, où s'arrêter?

Bref, le ton est donné et soutenu jusqu'à la fin. **Just Buried** s'avère une comédie noire comme il n'est pas déplaisant d'en voir, bien maîtrisée malgré quelques accrocs au passage: le héros est parfois trop pathétique pour être sympathique, les morts sont souvent trop grotesques pour une comédie autrement aimable, et les penchants sans cesse plus meurtriers du protagoniste (surtout durant un troisième acte moins convaincant) menacent de laisser une mauvaise impression jusqu'à ce qu'une finale appropriée vienne bien clore le film. Ce n'est pas une œuvre particulièrement



impressionnante du point de vue visuel et même les moments comiques auraient pu être raffinés, mais le résultat n'est pas sans avoir sa part de mérite. Rose Byrne est particulièrement prenante dans le rôle d'une assistante qui en sait plus que son patron. Mais attention : après un été tellement dominé par les colosses hollywoodiens, il peut être facile de s'enticher d'une comédie canadienne à petit budget, même malgré ses défauts évidents.

Car de l'autre côté du film à petit budget, pas trop loin du film ordinaire, il y a le film bien fait mais ultimement peu remarquable. Un film tel **Flawless** [v.o.], dont le titre évoque immédiatement un standard critique impossible à atteindre. Explorant le milieu londonien du diamant durant les années 1960, **Flawless** s'intéresse à une rare femme au sein de cette industrie (Demi Moore), une carriériste compétente qui ne réussit pas à obtenir de promotion au sein de son entreprise. Un concierge (Michael Caine) voit clairement la frustration de celle-ci. Comme il a ses propres idées au sujet de sa retraite, il propose à la protagoniste un marché : si elle peut lui obtenir la combinaison du coffre-fort où sont enfermés les milliers de diamants bruts que possède leur entreprise, il se chargera d'en subtiliser une poignée.

Le coup fumant a lieu au milieu du film, ce qui révèle que les scénaristes ont quelque chose d'autre qu'un simple vol en tête. Car à l'ouverture de la voûte, ce sont *tous* les diamants, des *tonnes* de diamants qui ont disparu. La carriériste est assignée, malgré elle, à l'enquête interne alors que le concierge est avare de détails. Laissera-t-elle l'enquêteur mis sur la piste découvrir la vérité ?

Comme film d'escroquerie, **Flawless** carbure à petit débit : puisqu'on



Photos : Magnolia Pictures



est entre Britanniques, pas besoin de poursuites, de fusillades ou bien d'un torrent de gros mots quand l'alternative est une histoire bien calme et bien rangée. Des conversations mènent à des révélations, à une vengeance bien exécutée et à une expérience de cinéma convenable, mais sans plus. Caine est comme toujours excellent. À ses côtés, Moore joue un rôle qui aurait pu aller à n'importe quelle actrice d'âge mûr, alors que le film lui-même semble à la fois long et peu substantiel. L'intrigue est cadrée par deux séquences modernes qui n'apportent rien de bien particulier à l'ensemble. On parle souvent de bons ou de mauvais films, mais **Flawless** est neutre, ayant les caractéristiques des attentes qu'on lui prête. L'intimité se confond presque avec l'insignifiance, à un point tel qu'on cherche les raisons pour lesquelles on recommanderait le film. Disons seulement que les faux pas de l'œuvre sont mineurs, et n'ajoutons rien de plus.

Bientôt à l'affiche

La longue disette s'achève. L'automne est habituellement une bonne saison pour le cinéphile à suspense, et la prochaine saison s'annonce tout aussi prometteuse que d'habitude. Vous aimez les assassins ? Voyez Nicolas Cage dans le remake de **Bangkok Dangerous**. Vous préférez les espions ? Vous avez le choix entre George Clooney dans **Burn After Reading** (des frères Coen) ou bien Leonardo DiCaprio et Russell Crowe dans **Body of Lies** (de Ridley Scott). Vous voulez des policiers corrompus ? Voyez De Niro et Pacino dans **Righteous Kill** ou bien Samuel L. Jackson dans **Lakeview Terrace**. Des quidams plongés en plein cauchemar ? Suivez Shia LaBeouf et Michelle Monaghan dans **Eagle Eye**. Tout ça sans parler de James Bond dans **Quantum of Solace**...

Attachez vos ceintures ! En attendant, bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en trois parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, les essais sur des auteurs spécifiques et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

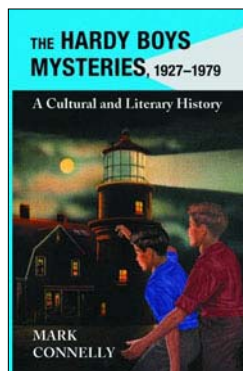
BERENDSE, Gerrit-Jan & Ingo CORNILS (eds.)
Baader-Meinhoff Returns: History and Cultural Memory of German Left-Wing Terrorism
Amsterdam, Rodopi (German Monitor), 2008, 345 pages.

BRATISCH, Jack Z.
Conspiracy Panics: Political Rationality and Popular Culture,
Albany (NY), State University of New York Press, 2008, ix, 229 pages.

CASSUTO, Leonard
Hard-Boiled Sentimentality: The Secret History of American Crime Stories
New York, Columbia University Press, 2008, 336 pages.

CICIONI, Mirna & Nicoletta DI CIOLLA (eds.)
Differences, Deceits and Desires: Murder and Mayhem in Italian Crime Fiction
Newark (DL), University of Delaware Press (Monash Romance Studies), 2008, 230 pages.

CONNELLY, Mark
The Hardy Boys Mysteries, 1927-1979: A Cultural and Literary History
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 248 pages.



CORNELIUS, Michael G. & Melanie E. GREGG (eds.)
Nancy Drew and Her Sister Sleuths: Essays on the Fiction of Girl Detectives
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, 224 pages.

COVILLE, Gary & Patrick LUCIANO
Jack the Ripper: His Life and Crimes in Popular Entertainment
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, 203 pages.

ESQUENAZI, Jean-Pierre (dir.)
Fictions et figures du monstre
 Numéro spécial de *Médias et Culture*, mars 2008, Paris, L'Harmattan, 142 pages.
 La figure du monstre dans le fait divers et dans le roman policier.

GORDON, Michael R.
The Poison Murders of Jack the Ripper: His Final Crimes, Trial and Execution
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, 213 pages.
 Désigne Severin Antoniovich Klosowski comme étant le coupable.

GOULART, Ron
Cheap Thrills: The Amazing, Thrilling, Astonishing History of Pulp Fiction
 Newcastle (PA), Hermes Press, 2008, 208 pages.
 [Réédition, 1972]

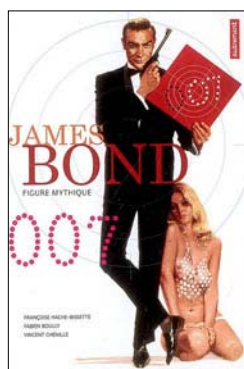
HACHE-BISSETTE, Françoise, BOULLY, Fabien & Vincent CHENILLE
James Bond, figure mythique
 Paris, Autrement, 2008, 190 pages.

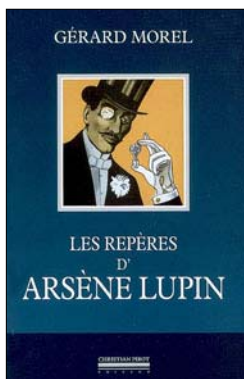
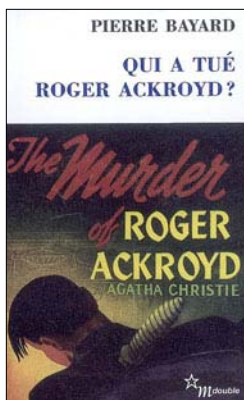
HOLLOWAY, David
9/11 and the War on Terror
 Edinburgh, Edinburgh University Press, 2008, x, 197 pages.
 Le 11 septembre dans la culture : films, romans, etc.

KALIFA, Dominique & Pierre KARILA-COHEN (dirs.)
Le Commissaire de police au XIX^e siècle
 Paris, Publications de la Sorbonne (Histoire de la France aux XIX^e et XX^e siècles), 2008, 284 pages.

MURLEY, Jean
The Rise of True Crime: 20th Century Murder and American Popular Culture
 Westport (Conn.), Praeger Publishers, 2008, 192 pages.
 Histoire de la revue *True Detective*, 1950-1960.

PORTER, Alan J.
James Bond: The History of the Illustrated 007
 Newcastle (PA), Hermes Press, 2008, 240 pages.
 James Bond dans la bande dessinée.





RAMSLAND, Katherine
Beating the Devil's Game: A History of Forensic Science and Criminal Investigation
 New York, Berkley Books, 2008, 320 pages.

À PROPOS DES AUTEURS

BAYARD, Pierre
Qui a tué Roger Ackroyd ?
 Paris, Minuit (Double 55), 2008, 188 pages.
 Postface de Josyane Savigneau.

DE BARRY, Cécile (dir.)
Dossier Manchette, dans **Temps noir** 11, mai 2008, 224 pages.
 Contient les actes de la journée Manchette du 9 février 2008 à Paris II et à la Bilipo.

HADLEY, Mary
Minette Walters and the Meaning of Justice: Essays on the Crime Novels
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, vii, 215 pages. [Entrevues]

LAYANI, Jacques
On ne lit que deux fois: Ian Fleming, vie et œuvre du créateur de James Bond
 Paris, L'Archipel, 2008, 260 pages.

MARTENS, David (dir.)
Blaise Cendrars, un imaginaire du crime
 Paris, L'Harmattan (Structure et pouvoir des imaginaires), 2008, 142 pages.

MOREL, Gérard
Les Repères d'Arsène Lupin
 Saint-Cyr-sur-Loire, C. Pirot (Maison d'écrivains), 2008, 152 pages.
 Photographies: Jean Hervoché.

RULLIER-THEURET, Françoise
Faut pas pisser sur les vieilles recettes: San Antonio ou la fascination pour le genre romanesque
 Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant (Au cœur des textes 12), 2008, 228 pages.

WINDER, Simon
James Bond, l'homme qui sauva l'Angleterre
 Paris, Demopolis, 2008, 330 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ALONSO, Régis
Wentworth Miller: un prisonnier pas comme les autres
 Vincennes, Why Not (Série Star), 2008, 96 pages.
 Biographie de la star du feuilleton télévisé *Prison Break*.

ARNOLD, Gordon
Conspiracy Theory in Film, Television, and Politics
 Westport (Conn.), Praeger Publishers, 2008, 224 pages.

DU MESNILDOT, Stéphane
La Mort aux trousses
 Paris, Cahiers du Cinéma (Les petits cahiers), 2008, 95 pages.
 Analyse du film d'Hitchcock.

GORDON, Paul
Dial « M » for Mother: a Freudian Hitchcock
 Madison (NJ), Fairleigh Dickinson University Press, 2008, 256 pages.

MOGG, Ken
The Alfred Hitchcock Story
 London, Titan Books, 2008, 192 pages.
 Livre illustré retraçant la carrière du maître du suspense.

MOORE, Roger
Amicalement vôtre
 Paris, L'Archipel, 2008, 400 pages.
 Autobiographie du Saint... et de James Bond! Avec 16 pages de photos.

PINGET, Mike
The Q Guide to Charlie's Angels
 New York, Alyson Books (Q Guide to...), 2008, 228 pages.

RUDITIS, Paul
Prison Break: les dossiers secrets du FBI
 Neuilly-sur-Seine, M6, 2008, 218 pages.

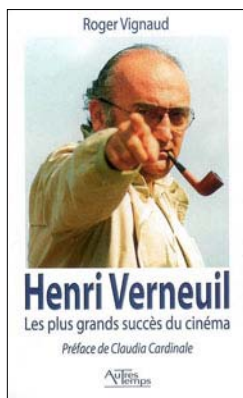
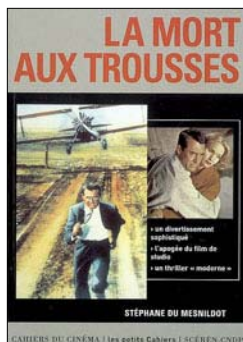
SPOTO, Donald
Spellbound by Beauty: Alfred Hitchcock and His Leading Ladies
 London, Hutchinson, 2008, 352 pages.

VIGNAUD, Roger
Henri Verneuil: les plus grands succès du cinéma
 Marseille, Autres temps, 2008, 314 pages.
 Préface de Claudia Cardinale.

VINCENT, Christopher J.
Paying Respect to the Sopranos: A Psychosocial Analysis
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, 200 pages.

WILLIAMS, Greg
Bond on Set. Filming Quantum of Solace
 New York, DK, 2008, 144 pages.

ZIEGLER, Damien
La Nuit du chasseur. Une esthétique cinématographique
 Paris, Bazaar & Co., 2008, 159 pages.





ENCORE DANS LA MIRE

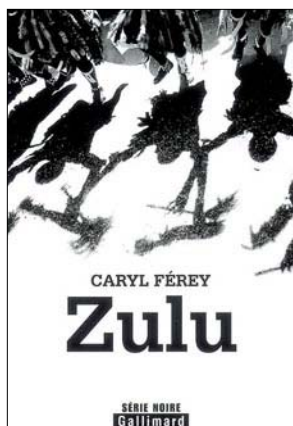
de

Michel-Olivier Gasse, André
Jacques, Martine Latulippe,
Simon Roy, Christian Sauvé et
Norbert Spehner

Le meilleur roman noir de l'année ?

Le choc ! La découverte ! J'en suis encore tout secoué... Deon Meyer rencontre James Ellroy et Robin Cook, ou quelque chose comme   a... Après *Millénium* (eh oui, j'ai craqué moi aussi...), *Zulu*, de Caryl Férey est mon polar préféré de cette année ! En tout cas, le meilleur roman *noir* de l'année. Plus noir que ça, c'est l'enfer ! Noir parce que ça se passe en Afrique du Sud ! Noir parce que certains protagonistes le sont. Noir parce que l'histoire est d'une cruauté exemplaire, avec quelques scènes d'un sadisme sans bornes. Noir, parce que des trois personnages principaux, deux finiront de manière tragique (euphémisme, euphémisme !), alors qu'un seul des trois verra une relative lumière au bout du tunnel infernal dans lequel ils sont plongés.

Après la découverte du cadavre de la fille d'un ancien champion du monde de rugby cruellement assassinée (l'assassin d  ment l'a réduite en bouillie !) dans le jardin botanique de Kirstenbosch, Ali Neuman, chef de la police criminelle de Cape Town, prend la direction de l'enquête. Il découvre qu'une drogue à la composition inconnue est la cause du massacre. Quand d'autres victimes sont trouvées, toutes aussi amoch  es, l'affaire prend une tournure politique. Les victimes sont toutes de jeunes Blancs des milieux aisés. Neuman travaille en étroite collaboration avec le jeune Fletcher, un flic un peu efféminé, dont la femme lutte contre le cancer, et avec son bras droit Brian Epkeen, un électron libre, dont la hiérarchie se méfie à cause de ses méthodes peu orthodoxes et de sa vie sentimentale plus compliquée qu'un traité



d'épistémologie post-moderne. Ce trio de choc se lance sur la piste du tueur sans savoir à qui ils ont affaire. Et l'adversaire est dangereux, voire terrifiant !

L'auteur semble avoir une parfaite connaissance du climat politique et social de l'Afrique du Sud, un pays ravagé par la violence et le sida. Même si l'apartheid a disparu de la scène politique, de vieux ennemis agissent toujours dans l'ombre de cette réconciliation nationale qui, à bien des égards, cache de sanglants règlements de compte. Même si leur expérience les a quelque peu blindés contre certaines formes de violence, les trois héros de cette histoire pénètrent dans un enfer où les vieilles pratiques de sorcellerie africaines ont cours, avec leur lot de superstitions imbéciles (violer un bébé ou une vierge vous protège du sida, par exemple), de rites macabres, de pratiques abominables dans des townships où pauvreté, alcoolisme, drogues et ultra-violence sont le lot quotidien de populations illettrées. Pour Neuman, Fletcher et Epkeen, cette affaire insensée, aux ramifications com-

plexes, représente l'ultime rencontre avec le destin. Rarement aurai-je lu un polar avec des dénouements aussi dramatiques, aussi brutaux ! On en sort ébranlé.

Caryl Férey est le pseudonyme d'un auteur français qui est en train de s'imposer comme l'un des meilleurs espoirs du thriller et qui a déjà remporté quelques prix prestigieux avec *Haka* (Folio Policier) et *Utu* (Folio Policier) que je vais m'empresse de lire en espérant qu'ils sont du calibre de ce *Zulu* qui frappe au cœur comme une sagaie ! (NS)

Zulu

Caryl Férey

Paris, Gallimard (Série noire), 2008, 304 pages.



Le bête humain

Dès les premières lignes, l'ombre imposante de Simenon plane sur le roman *Tu ne verras plus*. Sans l'accabler d'un poids écrasant, cette impression persistera, tenace, jusqu'à la fin. Plus encore qu'en raison de ce décor constitué de péniches ou de rafiots, cette parenté tient avant tout du caractère profondément humain de l'écriture riche de Pascal Dessaint. Si le Liégeois a des allures de parrain littéraire quant à l'atmosphère, on sent ici un grand lecteur de stylistes comme peuvent l'être les Chandler et Bukowski. La plume est une arme assassine quand elle est tenue du bon côté et Pascal Dessaint s'affaire à être d'une dangereuse efficacité.

Le capitaine Félix Dutrey, un flic enclin parfois à certains penchants suicidaires — en ouverture, il expose avec une précision

et une logique déconcertantes la légitimité de l'acte du suicide —, traque les travers de ses congénères avec une acuité et un cynisme proche de l'absurde. Ses constats déprimants affichent toute la lucidité et les désillusions de celui qui ne cesse de s'étonner de la bêtise humaine, chaque jour lui apportant « la confirmation que la plupart des humains [ne sont] pas toujours très normaux » (p. 82). L'humour, noir à souhait, est fin ou choquant, toujours subtil et mordant à la fois. Dutrey appartient à cette race d'hommes qui ont sondé les ténèbres de l'âme humaine mais qui n'ont jamais su émerger indemnes de cette plongée risquée. Les séquelles, pour irréparables qu'elles soient, ont néanmoins façonné un être fascinant à découvrir et vraiment attachant.

La collègue de Dutrey, Magali, lui rapporte un événement pour le moins insolite : dans la région de Toulouse, des individus déguisés en Peaux-Rouges attaquent les passagers d'un train touristique et les détroussent. Terrassée par une crise cardiaque, l'une des victimes, un magnat de l'industrie

pharmaceutique, y restera. Seulement, on retrouve les portefeuilles volés intacts dans une poubelle un peu plus loin. Si ce n'est le vol, quel est le mobile pour expliquer cette attaque surréaliste ? Peu après, un taxidermiste est retrouvé sans vie, énucléé, qui plus est. Qui donc a voulu supprimer Francis Aubignac ? Pourquoi s'acharner sur lui au point d'extraire ses globes oculaires de leur cavité ? Sa femme, un rival, sa fille illégitime ? Les suspects sont nombreux et les motifs, plausibles. On s'en doute, un lien existe entre les deux affaires, qui entraînera le lecteur dans le milieu des activistes, des socialement engagés qui, eux, n'ont pas perdu leurs illusions et s'emploient à transformer le monde positivement.

Indubitablement un écrivain de polar procédural de grand calibre qu'il faudra suivre avec assiduité, même si les œuvres qu'il propose n'ont rien de réconfortant pour l'âme. (SR)

Tu ne verras plus

Pascal Dessaint

Paris, Rivages (Thriller), 2008, 259 pages.



Méfiez-vous du Bonhomme de neige !

Quand un auteur de polar classique ou contemporain veut faire durer le suspense, allonger la sauce, il se sert d'un des trucs les plus éculés de la formule : les enquêteurs découvrent un premier coupable (à mi-parcours du roman, environ) qui s'avère être innocent au bout de quelques pages, ce qui relance l'intrigue. Puis un deuxième (faux) coupable pointe son nez, un troisième etc., avant qu'on ne mette le grappin sur le vrai,

dans un dernier chapitre trépidant ! Sous la plume d'écrivains maladroits, inexpérimentés, ce procédé simpliste donne des romans plutôt médiocres. C'est le cas, par exemple, de *La Froide Vérité* de Jonathan Stone (Albin Michel) où le truc est employé de manière tellement évidente, artificielle et grotesque que ça en devient ridicule. Par contre, dans *Le Bonhomme de neige*, de Jo Nesbø, ce procédé narratif (qui ne trompe jamais le lecteur chevronné) fonctionne à merveille. Ce polar n'est rien de moins qu'un chef-d'œuvre !

« En Norvège, il n'y a pas de tueur en série ! ». C'est ce qu'affirment les flics de l'entourage de Harry Hole, le seul policier norvégien à avoir suivi un stage au FBI, et le seul à avoir affronté un *serial killer*, mais en Australie (*L'Homme chauve-souris*). Les choses vont changer à partir de novembre 2004, avec les premières neiges. Un tueur retors, baptisé « le bonhomme de neige », enlève et assassine des mères de famille. Il envoie une lettre à Harry Hole, missive signée « le bonhomme de neige », qui lui

annonce d'autres victimes. Quand l'équipe de Harry se met à fouiller dans les dossiers de la police, elle découvre une vague de disparitions parmi les femmes mariées et mères de famille de Norvège. Elles ont toutes disparu le jour de la première neige. . .

Pour mener à bien cette délicate affaire, Hole reçoit l'aide de Katrine Bratt, une jeune femme belle, déterminée, passionnée, qui, à bien des égards, ressemble à Harry. Ce nouveau personnage, complexe, fascinant, plein de surprises, contribue largement à l'intérêt de cette intrigue remarquable où Jo Nesbø, plus habile que jamais, multiplie les coups de théâtre avec brio et conviction. On en oublie le côté artificiel du procédé.

Écrire un roman de plus de 500 pages sans la moindre longueur, en soutenant constamment l'intérêt du lecteur, est la marque d'un grand conteur. *Le Bonhomme de neige* est le quatrième polar de Nesbø que j'ai lu, c'est aussi l'un des meilleurs. Quant à l'inspecteur Harry Hole, il est sans conteste l'égal des Harry Bosch (Michael Connelly), John Rebus (Ian Rankin), Charlie Resnick (John Harvey) et compagnie, ces flics *hard-boiled* individualistes forcenés, obsédés par leur boulot, aux méthodes très personnelles, tourmentés par des démons intérieurs, et dont la vie sentimentale est habituellement un joyeux carnaval !

L'année 2008 n'est pas terminée, elle peut encore nous réserver d'agréables surprises, mais pour le moment, ce roman fait partie de mes cinq favoris. À ne pas manquer... (NS)

Le Bonhomme de neige

Jo Nesbø

Paris, Gallimard (Série noire), 2008, 524 pages.





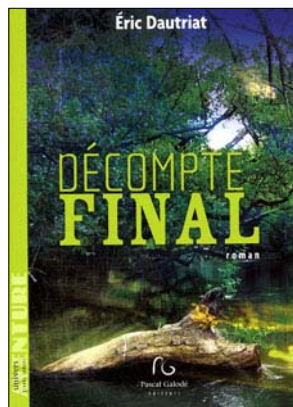
Entre jungle et thriller

La quatrième de couverture de *Décompte final* est avare de détail, mais l'essentiel y est : Éric Dautriat « fut pendant plusieurs années l'un des hauts responsables des lanceurs spatiaux européens. » Il n'en faut pas plus pour nous convaincre qu'il y connaît quelque chose lorsqu'il décrit la Guyane, là où se trouvent les plates-formes de lancement des fusées européennes Ariane. Quand Dautriat nous amène dans les jungles de l'Amérique du Sud, ou bien dans les salles de conférence où des ingénieurs doivent découvrir ce qui a mené à l'accident spectaculaire qui a mis fin au premier vol du dernier fleuron de l'aérospatiale européenne, on est manifestement en présence de quelqu'un qui écrit sur ce qu'il connaît.

Mais l'expertise factuelle n'est pas suffisante à la création d'un thriller efficace. À sa défense, l'éditeur Pascal Galodé reste discret lorsque vient le moment de vendre ce livre comme roman à suspense : seul un « Aventure » vert-sur-vert bien discret sur la couverture tente de séparer ce livre de la fiction générale. À la lecture, le roman s'avère tout aussi partagé : si l'écriture nous amène à soupçonner des ambitions littéraires franches au fil de lourdes descriptions de la vie du protagoniste à Kourou, la structure du livre n'est que mollement façonnée en forme de roman à suspense. Les nouveaux lanceurs Ariane ont été sabotés, et ceux qui tentent d'en apprendre plus sont attaqués, traqués et forcés à s'enfuir en pleine jungle.

Il y a là un potentiel évident. Dautriat maîtrise son matériel, et son aperçu à l'arrière des scènes demeure fascinant : le contraste entre la technologie européenne et la jungle guyanaise est frappant, et les enjeux technologiques du programme Ariane ne rivalisent d'importance qu'avec les torticolis politiques nécessaires à de tels projets. Lorsque l'intrigue commence à déboucher en thriller géopolitique où l'aérospatiale européenne est soumise aux pressions politiques chinoises, on entrevoit un résultat qui aurait certainement pu être mordant et agréable à lire.

Mais le tout échappe à la simple satisfaction du lecteur de roman à suspense. Trop long d'un tiers, *Décompte final* finit par s'embourber en pleine jungle, envoyant ses personnages se perdre dans une série de marasmes qui sapent le rythme de l'action. Ces personnages ne semblent pas doués d'indépendance, ou même de fierté propre : ils et elles se laissent bercer par les événements, haussent les épaules quand une ingénieure est menacée d'agression à plusieurs reprises, et finissent par se retirer de



l'intrigue plutôt que de viser une victoire quelconque. La conclusion aura de quoi exaspérer n'importe quel lecteur à la recherche d'une conclusion satisfaisante, surtout à la fin de 450 pages trop indulgentes.

Mais on l'a dit : évaluer ce livre sous l'optique du thriller ne mène qu'à une insatisfaction grandissante. Ceux qui préfèrent une littérature soi-disant générale, où l'intrigue reste secondaire, contrairement aux paysages, seront nettement plus aptes à apprécier les réussites de *Décompte final*. (CS)

Décompte final

Éric Dautriat

Saint-Malo, Pascal Galodé (Univers), 2008, 466 pages.



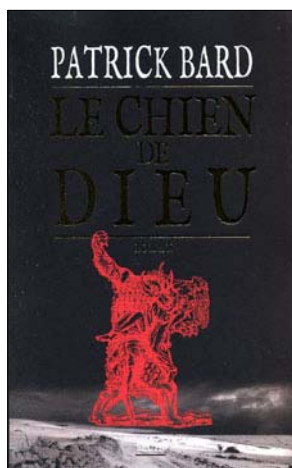
La peur du loup

Curieux livre que ce *Chien de Dieu* de Patrick Bard ! L'auteur se lance ici dans un récit qui a beaucoup plus à voir avec le roman historique qu'avec le roman policier proprement dit. Bien sûr, les éléments essentiels du genre policier sont présents : des crimes, et ils se comptent par centaines, un personnage qui tient un rôle d'enquêteur et qui cherche à lever le voile sur des faits incompréhensibles, un dénouement où les « méchants » sont punis. Mais le traitement étonne ou détonne.

Résumons : le livre s'ouvre en 1764 dans une demeure paysanne du Gévaudan dans les Cévennes. Ce coin perdu de France est une véritable terre de Caïn. La misère, profonde et séculaire. Et soudain, l'Horreur : le corps d'une jeune bergère mutilé, dévoré par le loup, par la Bête immonde.

Ce prologue passé, on se retrouve à Rome en 1798. Les armées de Bonaparte occupent la Ville Éternelle. S'ensuivent la peur, les exactions et les éternels pillages. Le pape est prisonnier et les occupants exigent un lourd tribut d'œuvres d'art et de manuscrits anciens qu'ils veulent ramener en France. L'abbé Antonin Fages, un Français bibliothécaire et chercheur à la bibliothèque vaticane, participe à un complot visant à soustraire certains des plus rares manuscrits à la convoitise de ses compatriotes. Et un soir, alors que lui et un de ses collègues tentent de se faufiler entre les maillons de la garde, des coups de feu éclatent. L'autre prêtre est tué et Antonin réussit à s'enfuir avec un curieux manuscrit. Jusque-là, et nous sommes aux environs de la page 125, on est loin du polar !

Les vingt pages qui suivent présentent le début de ce manuscrit. Une histoire d'horreur et de sang écrite au « je ». Celle de la Bête du Gévaudan, ce monstre qui pendant quatre ans, de 1764 à 1768,



sema la mort et la terreur dans les Cévennes, ces hautes terres arides du cœur de la France.

La lecture de ce manuscrit mystérieux sert de déclencheur à un long retour en arrière pour l'abbé Antoine Fages. Toinou se retrouve en 1764, chez lui, jeune vicaire en ces contrées perdues où, avec l'aide de paysans terrorisés et de soldats royaux fort incompetents, il tente de traquer la Bête. S'ensuit alors une longue lutte contre le Loup d'abord, mais aussi contre les seigneurs locaux qui protègent leurs privilèges et les autorités religieuses que ces diableries agacent.

Puis, vers la page 300, retour à Rome, en 1798, où l'abbé Antoine Fages poursuit sa lecture clandestine du manuscrit. Mais d'autres aussi veulent mettre la main sur ce texte maudit. Agressions, meurtres s'accroissent autour de l'abbé. Jusqu'à ce que finalement la Vérité soit dévoilée.

Oui, il y a, dans *Le Chien de Dieu*, une enquête. Une quête, plutôt. Celle de la vérité sur l'un des plus troubles et des plus sanglants épisodes de l'histoire rurale française. Mais, comme je l'ai dit au début, le traitement global relève plus du roman historique que du polar. La structure du récit agace parfois avec son chevauchement des épisodes entre deux périodes séparées par plus de trente ans.

Il s'agit toutefois d'un grand livre, merveilleusement bien écrit. Certains passages coupent le souffle par leur beauté sauvage. La description de la vie paysanne en ces années maudites est d'une précision et d'une exactitude qui fascinent le lecteur. Quelques petites fouilles que j'ai entreprises

sur la Bête du Gévaudan m'ont montré que les recherches historiques faites par Patrick Bard pour bien ancrer son intrigue sont d'une rigueur extrême.

À lire donc, ce *Chien de Dieu*, pour ceux et celles que les pages sanglantes de l'Histoire fascinent. En précisant toutefois que l'on est bien loin ici du *Petit chaperon rouge* de notre enfance. (AJ)

Le Chien de Dieu

Patrick Bard

Paris, Seuil, 2008, 473 pages.



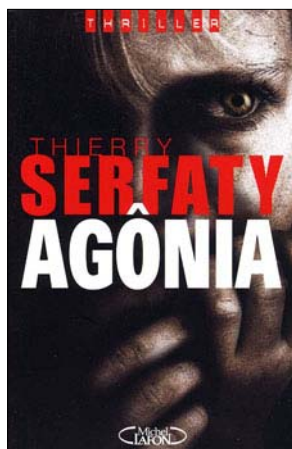
Psycho-thriller

Thierry Serfaty écrit des livres, ce qui ne fait pas de lui pour autant un écrivain mû par une noble vocation artistique. La démarche de l'auteur d'*Agônia* est prévisible et n'impressionne plus guère : il propose depuis quelques années au lectorat francophone des histoires mettant en scène le même groupe de personnages, le même type de récits développant des intrigues toujours semblables où la psychologie sert à la fois de cadre et de prétexte. Thierry Serfaty fait du surplace ; ses œuvres, elles, n'évoluent point. Cela sent l'homme qui a flairé le filon lucratif.

Érick et Laura sont de la police parisienne. Personnages caractérisés sans grande nuance ni profondeur, on sent qu'on essaie néanmoins de nous les rendre attachants par leur personnalité forte, leur passé trouble, et malgré leurs tics et leurs défauts. Lui est calme comme un jardin japonais ; elle évoque plutôt un volcan en éruption. Serfaty ne dédaigne même pas verser dans le

sentimentalisme, au risque de se complaire dans les clichés les plus éculés ou dans l'humour cabotin qui ne lève pas. Thierry Serfaty veut écrire du roman populaire, sans compromis.

Même ses idées de départ les plus fortes ne tiennent malheureusement pas la route : Serfaty sacrifie la vraisemblance des détails et la crédibilité de l'ensemble, quitte à entraîner son univers narratif dans des dérapages scientifiques qui tiennent davantage de la mauvaise science-fiction paranoïaque que du polar rigoureux et réaliste. Sous l'emprise d'un Maître sadique, des *Fighters* (c'est le nom qu'on leur donne, l'auteur n'ayant pas découvert d'équivalents français) forment un groupe secret s'étant donné pour mission réparatrice d'anéantir la peur, voire toute forme d'émotion... Les petits projets sauront bien attendre, il y a quand même un sens aigu des priorités ici ! Un mystère opaque entoure les circonstances de la mort de ces jeunes phobiques s'en étant remis au *Fight*. Grâce à une intervention chirurgicale — la stéréotaxie —, on implante des électrodes dans le cerveau de ces perturbés pathologiques dans le but d'en arriver à l'élimination radicale de l'objet de leur phobie. L'étape finale de ce processus *thérapeutique* consiste à leur faire braver la mort sans sourciller. Les scènes extrêmes de leur Combat ultime (*Agônia*, en grec ancien) sont captées sur vidéo et diffusées pour des initiés au *Fight* sur Internet. Pendant une heure, un blog éphémère transmet les dernières images de ces combattants de la peur, en fait au moment précis où ils sont victimes d'une mort violente. Certains souffrent de tapho-



phobie (cette peur d'être enterré vivant), d'autres craignent de se faire dévorer par des fauves, ou de sauter du haut d'une tour... Ces gestes malades, pratiquement des assassinats-suicides téléguidés, s'apparentent au principe cruel des *snuff movies*, à la différence importante près que les victimes vulnérables semblent d'abord être des disciples conscients et consentants.

Il est dommage que des maladresses de composition viennent faire ombre aux forces de Thierry Serfaty : l'univers des phobies personnelles est rien moins que fascinant. L'examen qu'il propose des travers et ratés de la psyché humaine ne laisse jamais. Que savons-nous avec certitude sur cette question inépuisable ? Le fonctionnement du cerveau humain a quelque chose de mystérieux, d'abysal, qui évoque des puits insondables. Quelles sont les dernières percées scientifiques dans le domaine de la psychologie (psychobiologie, morphopsychologie) ? Indirectement, le roman a le mérite de soulever une réflexion sur jusqu'où serait-on prêt à aller pour se libérer une

bonne fois pour toutes de ces peurs irrationnelles. Certains n'hésitent pas à investir des fortunes en thérapies ; Serfaty essaie maladroitement de nous convaincre que d'autres iraient jusqu'à cracher dans l'œil de la mort pour prouver qu'ils ont gagné le *Fight*. (SR)

Agônia

Thierry Serfaty

Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2008, 396 pages.

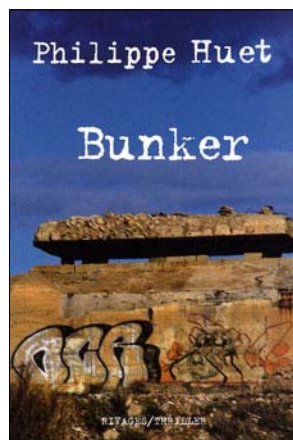


Quand la scène du crime est un lieu commun...

Quoique pas inintéressant par moments, *Bunker* de Philippe Huet ne brille pas vraiment par son originalité. Les Européens en général, les Français en particulier, n'en finissent pas d'exorciser les démons issus des traumatismes de l'Occupation et de la Libération. Et il semble bien que pour les romanciers, cette période terrible soit une source inépuisable d'inspiration.

Bunker se passe à Vollaville, une plage du débarquement, quelques semaines après la fin des cérémonies ayant marqué le cinquantième anniversaire du débarquement en Normandie. La quiétude des habitants, surtout ceux qui ont connu de près ces événements tragiques, est bouleversée par la présence d'un Allemand qui, contrairement aux touristes qui ne font que passer, s'est installé au bar-hôtel du coin. D'une discrétion exemplaire, il passe ses journées à se promener dans la campagne et à consulter des cartes. Ce qui ne manque pas d'inquiéter le vieux Alfred Fournier chez qui la présence

de ce « Boche » réveille d'affreux souvenirs. Quand on apprend que Jürgen Schneider est à la recherche de son grand-père, un officier SS disparu dans la région après le débarquement, certaines personnes commencent à s'affoler. Les langues se délient peu à peu. Et puis le drame... Une première personne est abattue par un mystérieux assassin, puis une deuxième. L'enquête, menée par les gendarmes, s'avère plus ardue que prévu. Puis l'Allemand est agressé et, surprise, le coupable, enfin révélé, se donne la mort, mettant fin à la première partie du roman, de loin la plus intéressante, et à une énigme qui n'en était pas vraiment une. On peut alors se demander ce que vient faire dans cette histoire le personnage de la jeune gendarme, bardée de diplômes, qui semble vouloir damer le pion à ses collègues avec des méthodes d'enquête modernes et branchées. Tout cela aboutit à une impasse. Et l'intrigue devient carrément bancale quand, dans la deuxième partie, deux des protagonistes, de jeunes amants, se lancent à la recherche d'un trésor



de guerre. Eh oui, le grand-père SS a dissimulé un vaste butin dans un bunker aujourd'hui disparu, enseveli quelque part.

Expédiée en quelques pages, avec une finale aussi explosive qu'inattendue, cette partie rocambolesque (et disons-le, plutôt invraisemblable) de l'histoire est très différente de la première partie, où le côté psychologique, roman de mœurs et roman historique avait tout de même un certain intérêt. *Bunker* est une histoire étrange, mal équilibrée, qui commence de manière intrigante, avec quelques personnages intéressants, un arrière-plan historique captivant, qui se transforme ensuite en médiocre énigme policière qui ne tient pas ses promesses, avant de se dégonfler complètement et de perdre tout intérêt.

Les cicatrices de la guerre, les haines accumulées, les comptes à régler entre collaborateurs et résistants, les exactions diverses commises à l'époque puis refoulées, oubliées avant de resurgir de manière dramatique, il n'y a là rien de bien nouveau sous le soleil. On pourrait établir une vaste bibliographie de ce genre de titres. Mais *Bunker* ne contribue en rien à renouveler cette thématique éculée.

Dans le genre, on lira plutôt Jean Amila ou Didier Daeninckx. (NS)

172

Bunker

Philippe Huet

Paris, Rivages (Thriller), 2008, 220 pages.



Techno-thriller

L'Hexagone sur fond de révolution. C'est l'incendie, le grand incendie, comme le

chantait Cantat. Ça flambe à Paris et les bombes explosent, tout semble sur le point de sauter. La déroute climatique se confirme, le chaos s'installe. Le ton est défaitiste, résigné, fataliste, les injustices sociales ont raison des dernières résistances des laissés-pour-compte. Nicolas Sarkozy est président de la République...

Les romans de la trilogie *La Dernière Guerre, 2008-2011* ont tous les ingrédients pour séduire le lecteur qui a suivi les aventures de Jason Bourne du célèbre Ludlum : une intrigue politique qui brasse les cartes de l'échiquier stratégique en s'appuyant sur des bases familières de la réalité, de l'action, des poursuites à l'emporte-pièce et beaucoup de bombes qui sautent. Dans *Hexagone*, Guillaume Lebeau revient avec une mission extrême pour le colonel Jean d'Estavil, dont on a connu la détresse et la détermination dans le premier volet du triptyque *Pentagone* paru l'année dernière : toujours sur la trace de sa femme enceinte disparue dans des circonstances ultra-secrètes, il est confronté cette fois à des attentats terroristes qui frappent le cœur symbolique de la capitale française. Les événements seraient-ils liés ? Un complot politique se trame en de hauts lieux, secret qui dépasse les inquiétudes les plus paranoïaques du commun des mortels, les soupçons les plus alarmistes du lecteur le plus attentif. Lebeau s'assure de faire de l'officier d'Estavil l'homme de la situation sachant se montrer à la hauteur des enjeux, aussi délicats soient-ils.

Ayant œuvré dans le milieu de la presse musicale aux penchants *indie rock*, Lebeau a un goût certain pour les mélodies accro-

cheuses de circonstance : les romans de la trilogie sont étonnamment accompagnés en annexe d'une bande originale (comme pour les films) ; on retrouve même souvent au fil de la lecture une mention des pièces qui accompagnent tel passage, donnant d'une certaine façon le ton à la scène décrite. Une musique branchée sur les courants actuels, modernes, qui donne la mesure à cette technologie à la fine pointe que Lebeau distille si rigoureusement dans son projet littéraire. L'effet est réussi. Tout comme cette manipulation de la durée narrative, qui fait s'étirer les secondes cruciales en les découpant avec une précision maniaque, exacerbant du coup la tension dramatique et créant une intensité redoutable.

Guillaume Lebeau semble se nourrir de quelques passions hétéroclites : par exemple, avec un collègue il a fondé le Club Van Helsing, qui se donne pour mission la publication d'œuvres mettant en scène des monstres. Nul doute que *Le Fugu*, sorte de masse informe sinon difforme aux allures de tueur à gages plus ou moins efficace en ce qui concerne la mission de liquider le

colonel d'Estavil, s'inscrit dans cette veine douteuse aux relents de romans *pulp*. Les convergences subtiles entre la vie et l'œuvre de Guillaume Lebeau sont en fait une source de plaisir inattendue, pas besoin de s'appeler Pierre Fourniaud pour l'éprouver. . .

Hexagone représente une lecture captivante pour les amateurs de romans d'espionnage ou autres récits de guerre, qui fera en prime sourire les détracteurs de Sarkozy, lui qui a droit à une analyse critique dure et sans complaisance : « [...] un homme difficile, incapable d'écoute et à l'ego surdimensionné. Une bête politique dangereuse car imprévisible et totalement sous l'emprise d'un psychisme à l'équilibre incertain » (page 297).

Bonne nouvelle, la liberté d'expression semble bien se porter dans l'*Hexagone*. (SR)

Hexagone

Guillaume Lebeau

Paris, Phébus, 2008, 400 pages.



Camilla Läckberg sur les traces de Stieg Larsson ?

C'est presque une loi de la nature... Quand un roman ou un cycle romanesque connaît un immense succès comme *Le Seigneur des Anneaux*, les aventures de Harry Potter ou le *Da Vinci Code*, on peut s'attendre à ce que sévisse aussitôt une armée d'imitateurs désireux de profiter de la manne. D'où des dizaines d'œuvres à la manière de... dont les éditeurs chercheront à persuader le public qu'il s'agit d'histoires aussi bonnes sinon meilleures que l'original (ce qui, dans le cas de Dan Brown, n'est pas



bien difficile — c'étaient mes petites secondes de perfidie !).

On peut donc se demander si la publication de *La Princesse des glaces*, de Camilla Läckberg s'inscrit dans ce phénomène. Cherche-t-on à nous vendre un nouveau *Millénium* ? Voici quelques éléments de réponse...

La Suédoise Camilla Läckberg, née le 30 août 1974, est à ce jour l'auteur de cinq polars ayant pour héroïne Erica Falck et dont l'intrigue se situe toujours à Fjällbacka, port de pêche de la côte ouest en Suède.

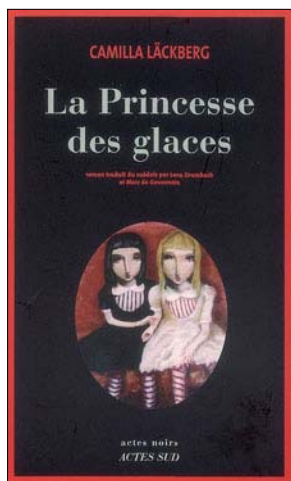
Publié chez Actes Sud, le livre — dont le titre fait un peu « écho » à *La Reine dans le palais des courants d'air* — a la même présentation gothique facilement reconnaissable des polars de la série *Millénium* : livrée noire et rouge, avec illustration centrale ovale représentant des personnages... inquiétants, ou bizarres. Sur la couverture arrière, on précise (mais discrètement, il est vrai...) que « En Suède, tous ses ouvrages se sont classés parmi les meilleures ventes de ces dernières années, au coude à coude avec *Millénium* de Stieg Larsson ». Au coude à coude ? Étonnant, parce que, je vous le dis tout de suite, à part ses origines suédoises, et quelques thèmes universels (les secrets cachés d'une petite communauté ou d'une famille), ce roman n'a pas grand-chose à voir avec la série de Larsson. Par contre, il a ses propres qualités.

On y rencontre donc Erica Falck, une jeune femme de trente-cinq ans, auteure de biographies qui a le malheur de découvrir le cadavre aux poignets tailladés d'une amie d'enfance, nue dans une baignoire d'eau gelée : la princesse de glace. Erica

est très vite convaincue qu'il ne s'agit pas d'un suicide. C'est aussi la conviction de l'inspecteur Patrik Hedström, un ami d'enfance d'Erica, amoureux transi, qui va mener l'enquête. Sur fond de romance, les deux complices vont passer au scalpel une petite communauté dont la surface tranquille cache des eaux bien troubles, alors que les cadavres s'accumulent de manière inquiétante et que lecteur découvre une galerie de personnages fort complexes et quelques coupables potentiels.

Les bases de l'intrigue sont banales : une petite ville portuaire paisible, des habitants ordinaires, et puis un drame qui crée une onde de choc, avec des répercussions inattendues, des révélations troublantes. Une fois qu'on a raclé le fond, toute la vase remonte et on s'aperçoit un peu tard que le canal était bouché par des tonnes de boue accumulées au cours des années.

Camilla Läckberg est une excellente conteuse. Contrairement à ceux de Larsson, son roman n'a ni longueurs ni digressions



intempestives et, même si le sujet n'est pas des plus originaux, elle arrive à nous accrocher dès les premières pages pour nous emporter dans une intrigue dont les protagonistes principaux sont particulièrement sympathiques. Mais ce premier roman de la série (qui compte cinq volumes pour le moment) n'a ni l'intensité dramatique, ni les personnages exceptionnels des bouquins de Larsson. Il est donc préférable d'éviter de se laisser influencer par certains titres médiatiques du genre « Sur les traces de Stieg Larsson », « Une rivale pour Stieg Larsson ? », « Après Stieg Larsson, quoi ? » et autres fariboles... On lit du Läckberg et, ma foi, c'est déjà pas mal ! (NS)

La Princesse des glaces

Camilla Läckberg

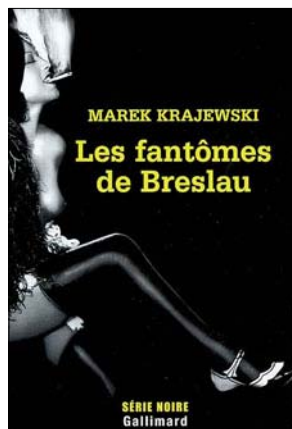
Arles, Actes Sud (Actes noirs), 2008, 382 pages.



Fantômes, occultisme, meurtres et maisons closes !

Pour mon plus grand plaisir, je viens de découvrir mon premier écrivain de polars polonais. Il s'agit de Marek Krajewski (né en 1966) qui enseigne le latin à l'université de Wrocław, son lieu de résidence. Bonne nouvelle : *Les Fantômes de Breslau* est un roman qui fait partie d'une série consacrée à un curieux personnage, l'assistant criminel Eberhard Mock. Mauvaise nouvelle : ce premier roman publié dans la Série Noire est le *troisième* de la série ! Inutile de s'énerver, on sait que des intérêts basement commerciaux sont responsables de ces choix éditoriaux douteux. Et tant pis pour les lecteurs...

L'action de ce polar (historique ? pas vraiment, mais on peut discuter...) débute en septembre 1919, dans la ville allemande de Breslau (aujourd'hui, Wrocław en Pologne). L'étrange Eberhard Mock est spécialisé dans les affaires de mœurs. Dans la pratique, il est chargé de l'inspection des bordels, au cours desquelles il en profite pour « inspecter » les nouvelles filles ! Question de veiller dignement sur l'hygiène publique, bien entendu ! Mock connaît (le plus souvent de manière très très intime) toutes les putains de la ville. La vie de ce fonctionnaire libidineux va basculer quand des collégiens découvrent les corps atrocement mutilés de quatre jeunes hommes en bonnet de marin, avec des bourses de cuir sur les testicules, accoutrement qui suggère un quelconque rite homosexuel. Un petit carton trouvé sur l'un des cadavres est une courte missive adressée à Mock, message qui contient, entre autres, cette phrase énigmatique : « Mock, avoue ta faute, avoue que tu as cru », et une citation de la Bible. Personnellement impliqué par



le mystérieux assassin (qui va récidiver), Eberhard Mock se lance dans une enquête surréaliste à travers les sombres ruelles de Breslau marquées par le désœuvrement de l'après-guerre, le crime et des établissements douteux où circulent toutes sortes de drogues et où fleurit la prostitution. En cours de route, notre enquêteur va croiser bien des personnages étranges et colorés, une faune plutôt exotique frisant parfois le grotesque. Quant à la clef de l'affaire, Mock la découvrira dans certains cercles bourgeois très discrets qui pratiquent l'occultisme, avec des rituels étranges et barbares.

Les Fantômes de Breslau est un polar atypique que l'on est surpris de trouver dans la Série Noire, avec en plus, l'étiquette commerciale convenue de « thriller » ! Or, ce roman de mœurs, ce récit criminel aux accents historiques, au rythme plutôt lent mais régulier, n'a rien de la fougue ou de la nervosité du thriller typique.

Régulièrement, depuis quelques années, il y a quelque oiseau de mauvais augure pour annoncer la mort imminente de la Série Noire. Force est de constater pourtant que le cadavre se porte bien et que le choix des textes publiés est de très bon niveau, voire même exceptionnel dans la dernière livraison qui comprenait deux chefs-d'œuvre, soit *Le Bonhomme de neige* de Jo Nesbø, l'ahurissant *Zulu*, de Caryl Férey, et *Les Fantômes de Breslau*, qui mérite vraiment d'être découvert. D'ailleurs, comment résister à un polar, polonais de surcroît, dont l'illustration de couverture (une photo olé olé) suggère qu'il y aura quelques scènes torrides, avec des filles sexy ?

Dont acte (sexuel...) ! (NS)

Les Fantômes de Breslau

Marek Krajewski

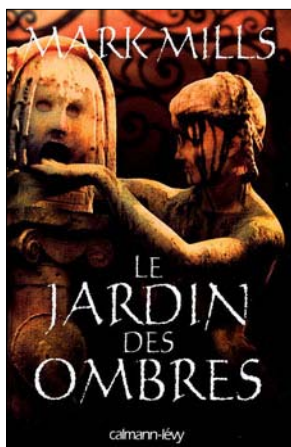
Paris, Gallimard (Série noire), 2008, 298 pages.



Meurtre dans un jardin sauvage

Mark Mills est un auteur britannique qui vit à Oxford. Son premier roman, *Amagansett* (Calmann-Lévy, 2005) s'est mérité le John Creasy Memorial Dagger, décerné par la British Crime Writer's Association. Avec *Le Jardin des ombres* il nous plonge dans l'univers feutré d'un polar très littéraire, presque érudit, avec une étonnante maîtrise de l'intrigue. Résultat, la lecture de ce roman, au lieu d'être un exercice un peu pénible (le sujet se prête à des longueurs que l'auteur évite de nous infliger), est au contraire une expérience des plus agréables. Mais de quoi s'agit-il ?

À l'été de 1958, Adam Strickland, un jeune étudiant britannique en histoire de l'art, parcourt les magnifiques jardins Renaissance de la Villa Docci. Frappé par l'agencement curieux des lieux, envoûté par leur atmosphère étrange, il est vite persuadé que cet univers fascinant de statues antiques, de labyrinthes et de fontaines recèle une énigme vieille de plusieurs siècles. Obsédé par cette idée, il se met à fouiller dans le passé de la famille Docci dont les membres contemporains sont sous l'emprise totale de la maîtresse des lieux, celle-là même qui a demandé que l'étudiant britannique étudie le jardin. Ce faisant, Strickland perce à jour un mystère plus récent : les circonstances réelles de la mort



tragique d'Emilio, le fils aîné de la famille, abattu pendant la guerre par les Allemands qui occupaient le troisième étage de la villa, désormais condamné. Mais la curiosité du jeune homme dérange. L'énigme du jardin cache un meurtre, et voilà qu'il est en train de mettre à jour une autre affaire sordide. De retour en Angleterre, il va se rendre compte qu'il a été manipulé, qu'il était finalement très naïf, une marionnette dans un jeu pervers, dont les ficelles étaient tirées par des esprits retors.

Comme l'affirme justement la quatrième de couverture, ce roman est « une histoire d'amour, de mort et de perte d'innocence » que j'ai lu avec beaucoup de plaisir. Il s'agit d'une histoire intelligente, raffinée, avec des personnages bien campés, une écriture recherchée sans être pédante, avec ce qu'il faut d'informations et de références au monde de l'art sans jamais tomber dans le didactisme lourd. Dans ce genre de récit, aux antipodes du thriller à l'américaine, il n'est pas question de suspense mais plutôt de tension dramatique, surtout quand le

jeune Strickland commence à découvrir les dessous peu reluisants de l'histoire de la famille Docci.

Un roman où il est question d'Ovide, de Dante, d'artistes de la Renaissance, de peintres, de sculpteurs et d'architectes, un livre intelligent qui vous changera agréablement des meurtres en série, des psychopathes et autres prédateurs à deux pattes de mauvais goût, justes bons à nous filer des cauchemars. (NS)

Le Jardin des ombres

Mark Mills

Paris, Calmann-Lévy, 2008, 326 pages.



La belle et la bête en cavale !

De tous les auteurs de polars que je fréquente depuis des lustres, Robert Crais est un des rares, sinon le seul, qui ne m'ait jamais déçu. Il a toujours une bonne histoire à raconter, ses personnages sont bien campés et il a un sens du rythme inégalé. Avec lui, le mot « thriller » n'est jamais galvaudé. Pourtant, Robert Crais n'a pas (encore) la notoriété d'un Michael Connelly, d'un Dennis Lehane ou d'un James Ellroy et c'est bien dommage car il le mériterait bien, ne serait-ce que pour l'excellente série mettant en vedette le détective Elvis Cole et son mystérieux partenaire Joe Pike, un ancien flic du Los Angeles Police department, reconverti en mercenaire solitaire, efficace et peu bavard.

Dans *Mortelle Protection*, un polar de première classe, l'auteur a inversé les rôles. Il donne la vedette à Joe Pike qui se retrouve du jour au lendemain, et cela bien

malgré lui, engagé comme garde du corps d'une richissime enfant gâtée. La belle Larkin était au mauvais endroit au mauvais moment. Elle a vu ce qu'elle ne devait pas voir et depuis, la vie de cette riche héritière de vingt-deux ans est devenue un cauchemar. Appelée à la rescousse, Joe Pike constate que leur moindre déplacement est repéré. Quelqu'un est au courant de tous leurs faits et gestes. Après deux tentatives de meurtre, il se décide à faire appel à l'unique personne en laquelle il puisse encore avoir confiance, son ami et associé Elvis Cole. Pour l'héritière insouciance, la vie vient de basculer. Habituées aux boîtes branchées de Hollywood, la voilà obligée de fréquenter les planques miteuses d'Eagle Rock avec un Pike renfrogné, brusque et impatient. Le cauchemar... !

Robert Crais est un conteur efficace qui ne laisse pas de répit à son lecteur. *Mortelle Protection* a le rythme soutenu des thrillers de bonne facture et si l'histoire ne brille pas par son originalité, elle se démarque dans cette série dans la mesure où l'auteur nous en dit un peu plus sur Joe Pike, cet

ancien flic qui tire d'abord et cause ensuite, ses aventures traumatisantes au Vietnam et ses sentiments pour la belle Larkin, dont il doit repousser les avances. Pour la première fois, Crais ouvre une brèche dans ce personnage et nous en fait découvrir de nouvelles facettes, plus nuancées, alors qu'il le contentait jusqu'à présent dans le rôle ingrat d'adjuvant et de brute de service. La fin de roman est touchante, quand Pike doit bien admettre qu'il est tombé amoureux de la belle emmerdeuse. Évidemment, il s'agit d'un amour impossible. Il agira donc en conséquence... (NS)

Mortelle Protection

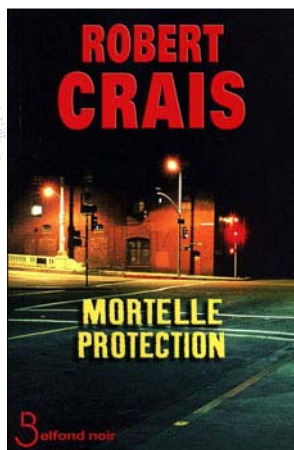
Robert Crais

Paris, Belfond (Belfond noir), 2008, 356 pages.



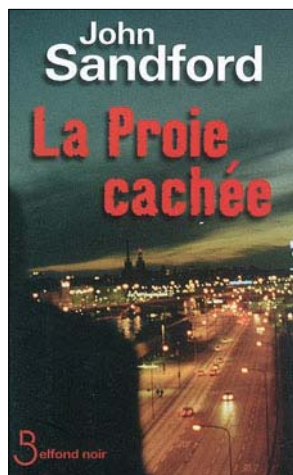
Une quinzième proie pour Davenport !

Lucas Davenport, le héros des polars de John Sandford (série: les proies) a eu une carrière bien occupée. Il a chassé nombre de tueurs en série, résolu des affaires épineuses, vécu des bagarres épiques et affronté moult dangers, dont plusieurs jolies femmes pas toujours bien intentionnées ! Au début de *La Proie cachée*, quinzième roman de la série, il est en train de prendre goût à une vie rangée, moins aventureuse. Il est marié avec Weather (non, elle ne fait pas la pluie et le beau temps dans le couple), ils ont un fils âgé de neuf mois prénommé Sam et ils ont pris en charge la jeune Letty Ward, rencontrée dans des circonstances tragiques dans *La Proie de l'aube*. Chargé



des enquêtes dites délicates, Davenport mène une existence relativement paisible jusqu'à ce qu'on découvre le cadavre d'Orion Oleshev, un officier de marine russe, abattu dans le port de Duluth. Dès le départ, nous savons qu'il a été tué par Carl Walther, un adolescent qui agit au nom de Papy, son grand-père âgé de 92 ans. L'affaire se corse quand on trouve un deuxième cadavre, celui d'une itinérante à qui on a tranché la tête. Pour Davenport, il ne fait aucun doute que les deux affaires sont liées. Quand le gouvernement russe envoie la belle Nadia Kalin, un officier de police moscovite, pour donner un coup de main aux autorités américaines, l'intrigue prend une nouvelle tournure et le lecteur, un peu surpris, se retrouve au cœur d'une histoire d'espionnage quelque peu invraisemblable. Il faut le talent de conteur d'un John Sanford pour rendre plausible cette histoire de cellule dormante passablement tirée par les cheveux. Quand un auteur de polar célèbre s'aventure dans les méandres d'une intrigue d'espionnage, le résultat est souvent décevant. Même des vedettes comme Henning Mankell, Michael Connelly et d'autres, ont écrit des bouquins décevants avec ce thème casse-gueule. Heureusement, Sanford a concentré le récit sur les péripéties de l'enquête, le travail des flics et il y a suffisamment d'éléments intrigants et de rebondissements pour nous embarquer dans une histoire bien rythmée et dont l'intérêt ne se relâche pas.

La relation entre Davenport, amateur de jolies femmes (mais mari fidèle) et la belle Nadia Kalin est amusante. Peu habituée aux idiomes locaux, elle joue les innocentes et pose quelques questions bien



candides qui ont pour effet de faire ressortir toute l'absurdité de quelques-unes de nos expressions consacrées. Par ailleurs, son rôle exact dans cette histoire la désigne comme suspect potentiel. Bref, rien n'est simple dans le Midwest américain où, pendant quelques heures tragiques, réapparaît le spectre de la guerre froide, avec agents du KGB, exécutions de traîtres et personnages à double voire triple face. Au centre de tout ça, un Davenport excité par l'odeur du sang et qui a repris goût à la chasse, même si le gibier, pour une fois, n'est pas vraiment américain. Un bon divertissement, un thriller solide, mais pas le meilleur roman de la série. (NS)

La Proie cachée

John Sanford

Paris, Belfond (Belfond noir), 2008, 402 pages.



Le syndrome du palindrome

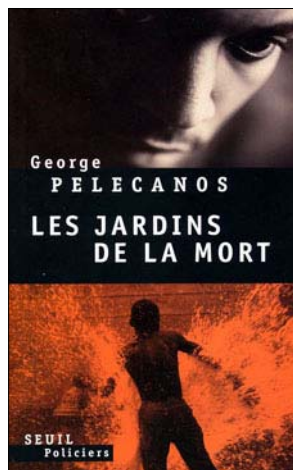
Je l'avoue, difficile de prendre au sérieux un meurtrier qui n'abat que des jeunes dont le prénom est un palindrome, un prénom qui peut se lire d'un côté ou de l'autre... L'idée m'a fait sourire; on conçoit mal comment peut se développer une telle fixation, d'autant plus que le nombre de victimes potentielles est quand même limité. Quand on a éliminé les Ève, Otto, Ava... mais bon, passons par-dessus cette prémisse — qui m'a paru un peu faible, je l'avoue — pour découvrir une histoire qui n'a rien de drôle.

Selon son habitude, George Pelecanos situe l'action de son roman *Les Jardins de la mort* à Washington. La première partie se déroule en 1985. Une troisième victime est retrouvée dans un jardin communautaire. Le « tueur au palindrome », comme on l'appelle, abat des enfants d'une balle à la tête avant de déposer leur corps dans un jardin. Sur les lieux du crime se trouvent trois policiers: les agents Holiday et Ramone, à peine un an d'expérience, de même que T. C. Cook, un inspecteur de vingt-quatre années de service, dont le taux d'élucidation est de 99 %.

La deuxième partie nous transporte en 2005. Pelecanos présente d'abord l'inspecteur Ramone, vingt ans plus tard, et sa famille: son épouse noire, son fils qui traverse une période mouvementée, et sa fille, personnage à peine esquissé. À l'opposé de ce père soucieux et présent, on retrouve Holiday, qui n'est plus dans la police et dont la vie se compose essentiellement d'alcool et de liaisons faciles. Le lecteur a droit à une présentation assez

longue avant que le fil ne le ramène à l'histoire du « tueur au palindrome ». Car vingt années après, voilà qu'on découvre le corps d'un garçon abandonné dans un jardin communautaire, tué d'une balle à la tête... Il s'appelait Asa. Le passé revient hanter Holiday, Ramone et aussi Cook, retraité et malade, qui est resté hanté par l'échec de ses recherches dans cette enquête. À travers cette trame principale se dessinent quelques autres histoires, dont celle de Roméo Brock, qui rêve de devenir un vrai dur et qui commet un vol et un meurtre aux conséquences insoupçonnées.

Avant d'en arriver à ce que les fils se rejoignent, il y a quelques longueurs, mais la lecture reste agréable, la construction est rigoureuse. Quand les liens apparaissent, que tout se recoupe, on comprend mieux pourquoi Pelecanos a mis tant de temps pour tout installer. L'enchevêtrement des différentes histoires est somme toute complexe; on pourrait s'attendre à quelque chose de plus resserré sur le plan de l'en-



quête, mais on s'aperçoit vite que ce n'est pas l'aspect le plus important du livre. Car *Les Jardins de la mort* est avant tout un roman noir, qui aborde tant la difficulté d'être noir à Washington que les moyens limités dont disposent les écoles pour aider les ados, tant les relations père-fils que l'insouciance de certains quant aux armes à feu... Au-delà de la trame principale, on retient du roman l'image de trois personnages sensibles, attachants, bien définis. Une histoire fort bien menée et racontée, malgré une enquête que j'aurais souhaitée un peu plus rigoureuse sur le plan de la cohérence. Une petite remarque que je ne peux m'empêcher de faire en terminant : si le traducteur pouvait faire un peu confiance à ses lecteurs, il rendrait service à l'édition en français ! La surabondance de notes en bas de page m'a par moments carrément exaspérée ! À titre d'exemples, on a senti le besoin d'expliquer au lecteur qui est Angelina Jolie ou ce qu'est la NFL... (ML)

Les Jardins de la mort

George Pelecanos

Paris, Seuil (Policiers), 2008, 368 pages.



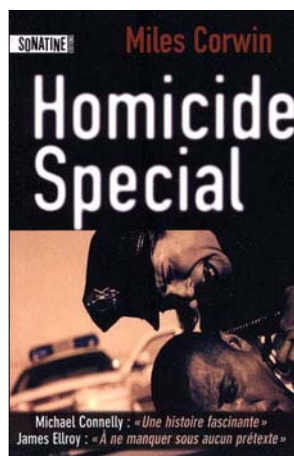
La vraie vie, comme dans les romans

À force de s'imbibier de nombreuses aventures d'enquêteurs de papier, le danger est grand pour nous, amateurs de romans policiers, d'en arriver à croire qu'on s'y connaît dans le domaine des enquêtes. Il s'agit là bien sûr d'un comportement motivé davantage par la passion que la prétention, oserons-nous avancer. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Miles Corwin

servira grandement à remettre les pendules à l'heure.

Loin des nombreux ouvrages-réalité qui relatent la vie des criminels ou de ces valeureux policiers qui ont donné leur vie pour combattre le mal, Corwin, qui est journaliste au Los Angeles Times, fait la chronique de cette unité d'élite du LAPD avec force détails.

Nous apprenons dans ce livre passionnant que le fait d'être enquêteur d'élite à Los Angeles n'empêche pas d'avoir un tout petit bureau dans un immeuble presque en ruine, où la climatisation fonctionne étrangement à plein régime au beau milieu de l'hiver. Faire partie de la crème de la crème ne fait pas apparaître les témoignages ni les preuves, et les résultats de tests d'ADN n'arrivent pas plus vite. Les effectifs sont coupés partout, et les enquêteurs attendent souvent quelques mois pour avoir des nouvelles du laboratoire. Et bien sûr, le fait d'être un grand professionnel n'empêche pas les ratés. Les membres d'Homicide



Special doivent vivre entre autres avec les suites de l'affaire O. J. Simpson, où la presse avait décrié haut et fort l'incapacité des enquêteurs de l'unité. Car s'occuper des crimes crapuleux à Los Angeles, c'est aussi composer avec une presse en mal de scandales.

Durant une année complète, Miles Corwin a été l'ombre de l'ombre de quelques équipes d'Homicide Special et nous livre son compte rendu qui se traverse comme un roman. À de nombreuses reprises, le lecteur prendra une pause pour se rappeler qu'il lit des faits, plutôt qu'une histoire fictive, et que les inspecteurs Knolls, McCartin, Lambkin, Marcia, Jackson, entre autres, ne sont pas des Bosch, Wallander ou Rebus, mais bien de vrais hommes, qui ont une vie même lorsque leur auteur est en pause d'écriture. Le récit des enquêtes qui s'imbriquent et se croisent est régulièrement stoppé pour nous apprendre l'histoire passée de tel ou tel enquêteur, témoin ou victime. Sinon, c'est pour nous faire la genèse de la ville de Los Angeles, ou bien pour nous raconter des affaires antérieures qui ont entaché la réputation d'Homicide Special et du LAPD, qui fut longtemps reconnu comme le service de police le plus corrompu des États-Unis. Des parenthèses un peu longues, mais fort instructives.

Corwin (qui reste absolument invisible tout au long du livre) n'épargne aucun de ses sujets, et nous les décrit avec une franchise qui nous les rend tout à fait attachants, à travers leurs fortes personnalités, leur humour souvent déplacé et les nombreux mensonges perpétrés pour arriver à leurs fins. C'est un plaisir que d'assister à la for-

mation d'un nouveau duo et de les voir s'habituer l'un à l'autre, apprendre à se connaître et en venir à gérer un interrogatoire selon les capacités de chacun.

Le livre est plutôt complet. Les amateurs de détails et de techniques d'enquête seront ravis. Mais les affaires s'accumulent et s'étirent, et les descriptions météorologico-bucoliques (la seule poésie que se permet Corwin) deviennent pesantes vers la fin, surtout lorsqu'on voit les pages défiler, et que la plupart des enquêtes ne sont pas encore bouclées. Car si un roman policier se termine généralement avec la clé de l'intrigue, ici, c'est la vraie vie, et on constate que le métier d'enquêteur est long, fastidieux et souvent frustrant.

Je terminerai en infligeant une punition au graphiste responsable de la couverture, pour non-respect du thème. On y voit le cliché du policier blanc en uniforme de patrouille qui maîtrise un homme noir au sol. Avoir lu le livre, le graphiste aurait bien vu qu'on n'y trouve aucun patrouilleur, et que chaque enquêteur est habillé en complet, et très souvent, avec une classe dont Corwin ne cesse de faire mention. Tant qu'à y être, j'étends la punition aux patrons du graphiste, aussi. (MOG)

Homicide Special

Miles Corwin

Paris, Sonatine, 2008, 591 pages.

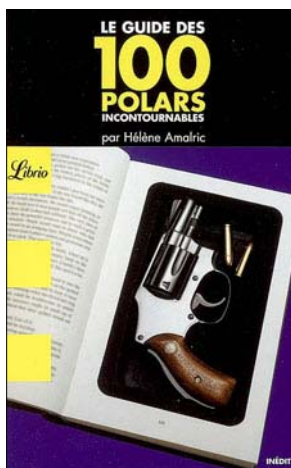


Le polar pour les nuls

Chaque année nous amène sa petite ration d'ouvrages sur le polar. Certains sont fouillés et passionnants ; d'autres sont de

petits ouvrages assez vite faits, mais qui ouvrent certaines portes ou ravivent de vieux souvenirs.

Le *Guide des 100 polars incontournables* d'Hélène Amalric appartient à la deuxième catégorie. L'auteur nous y présente un panorama de cent polars qu'elle juge les plus représentatifs du genre et de son évolution. Pour les mordus de littérature policière, la plaquette apportera bien peu de découvertes. La plupart des titres choisis sont en effet des incontournables que nul n'ignore. On s'étonnera parfois que certains romans classiques comme *Crime et châtiment* de Fiodor Dostoïevski se retrouvent au palmarès, mais chacun a la liberté de ses choix. On déplorera aussi quelques absences et une propension un peu forte à choisir des auteurs anglo-américains. Aucun auteur québécois, évidemment. Ailleurs, on s'interrogera sur le choix de tel titre d'un auteur plutôt que de tel autre qu'on préfère, mais là encore...



Chacun y trouvera donc quelques petites vétilles qui le titillent mais, dans l'ensemble, le choix est acceptable. Et l'on a parfois le plaisir de découvrir certains auteurs que l'on ne connaissait pas.

La faiblesse du livre d'Hélène Amalric vient du format même de la collection où elle le publie. « Librio », on le sait, fait dans le léger. Cent dix pages dans ce cas-ci. Donc, si on exclut l'introduction et la table des matières: une page par « incontournable ». C'est un peu mince !

Chaque page présente une fiche du livre: titre, année, auteur, traducteur (quand c'est un livre étranger) et genre. On aurait apprécié le nom de l'éditeur français. On trouve aussi un petit encadré présentant la biographie de l'auteur et quelques autres titres de son œuvre. Puis un extrait du roman (à peine six ou sept lignes qui en disent bien peu sur l'œuvre) et un bref résumé de l'intrigue. On me dira c'est déjà beaucoup pour une page. Mais la typographie pour aveugles du résumé et les grands espaces blancs laissés en bas de plusieurs pages nous montrent qu'on aurait pu étoffer un peu plus.

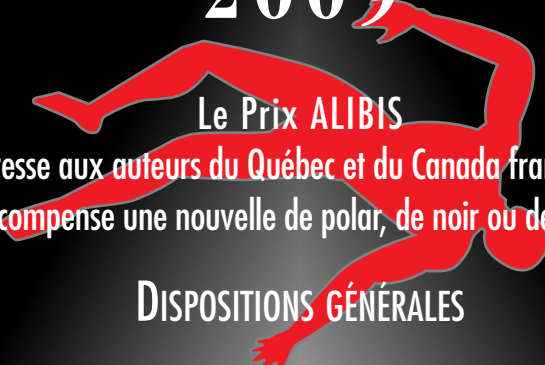
En somme, une gentille plaquette qui a l'avantage de ne pas coûter trop cher que l'on pourra offrir à une tante ou à un beau-frère qui se targuent de bouffer du polar sans avoir jamais dépassé Agatha Christie. (AJ)

Le Guide des 100 polars incontournables
Hélène Amalric
Paris, J'ai Lu (Librio 871), 2008, 110 pages.



Prix Alibis

2009



Le Prix ALIBIS

s'adresse aux auteurs du Québec et du Canada francophone
et récompense une nouvelle de polar, de noir ou de mystère

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Les textes doivent être inédits et avoir un maximum de 10 000 mots (60 000 caractères). Ils doivent être envoyés en trois exemplaires (des copies, car les originaux ne seront pas rendus). Afin de préserver l'anonymat du processus de sélection, ils ne doivent pas être signés, mais être identifiés sur une feuille à part portant le titre de la nouvelle et les nom et adresse complète de l'auteur, le tout glissé dans une enveloppe scellée. La rédaction n'acceptera qu'un seul texte par auteur.

Les textes doivent parvenir à l'adresse de la rédaction d'Alibis :

**Prix ALIBIS, C. P. 85700, Succ. Beauport,
Québec (Québec) G1E 6Y6**

Il est très important de spécifier la mention « **Prix ALIBIS** ».

La date limite pour les envois est le **vendredi 20 février 2009**, le cachet de la poste faisant foi.

Le lauréat ou la lauréate recevra une bourse en argent de 1000 \$. De plus, il ou elle pourra s'envoler pour la France afin d'assister à un prestigieux festival de polar, voyage offert par le **Consulat général de France à Québec**. Le nom du gagnant ou de la gagnante sera dévoilé lors de l'édition 2009 du **Salon international du livre de Québec**. L'œuvre primée sera publiée en 2009 dans le numéro d'été d'Alibis.

Le jury est formé des membres de la direction littéraire d'Alibis. Il aura le droit de ne pas accorder le prix si la participation est trop faible ou si aucune œuvre ne lui paraît digne de mérite. La participation au concours signifie l'acceptation du présent règlement.

Pour tout renseignement supplémentaire, contactez Pascale Raud, coordonnatrice de la revue, au courriel suivant :

raud@revue-alibis.com